

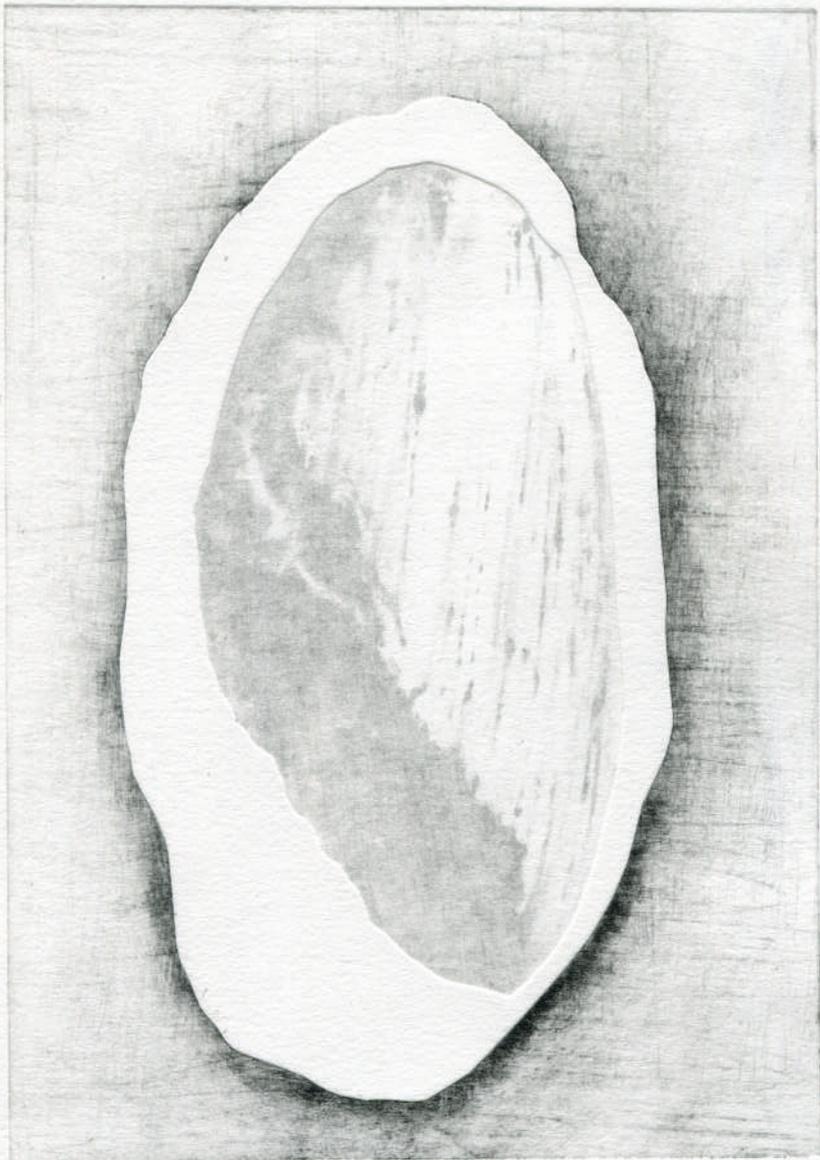


# RÉGION

# CENTRALE

novembre 2021 / #4

PHILIPPE LONGCHAMP  
YVE BRESSANDE  
PERLE VALLENS  
PAUL ACQUITTER  
JEAN-JACQUES NUEL  
ANNE BARBUSSE  
VALÉRY MOLET  
JEANNE HELD  
CAMILLE RUIZ  
MARIE-PHILIPPE JONCHERAY  
PIERRE TURCOTTE  
RIEL OUESSEN  
MARGOT FERRERA  
SIMON DUCLUT-RASSE  
SÉBASTIEN BIDAULT  
FLORIAN GADENNE  
MYRIAM OH  
HENNER BORCHERS  
ERIKA BOURNET DELBOSC  
SYLVAIN MILLIOT  
MAXIME DEPRICK  
CLÉMENTINE MAY  
BERTRAND NAIVIN  
PIERRE ANDREANI  
GRÉGORY RATEAU  
PAULA COHEN  
FABIEN MARÉCHAL  
ROMAIN LOSSEC



# SOMMAIRE

## TEXTES

PERLE VALLENS	3
BERTRAND NAIN	5
PHILIPPE LONGCHAMP	6
PIERRE TURCOTTE	12
MARIE-PHILIPPE JONCHERAY	17
CAMILLE RUIZ	22
ANNE BARBUSSE	24
RIEL OUESSEN	27
GRÉGORY RATEAU	31
SÉBASTIEN BIDAULT	34
MARGOT FERRERA	38
MAXIME DEPRICK	40
YVE BRESSANDE	45
ROMAIN LOSSEC	49
PAUL ACQUITTER	52
JEAN-JACQUES NUEL	55
MYRIAM OH	59
VALÉRY MOLET	62
SYLVAIN MILLIOT	68
FABIEN MARÉCHAL	74

## PLANCHES

JEANNE HELD
1 <sup>ÈRE</sup> , 2 <sup>NDE</sup> , 3 <sup>ÈME</sup> , 4 <sup>ÈME</sup> DE COUVERTURE
SIMON DUCLUT-RASSE
2, 23, 50
BERTRAND NAIN
5
HENNER BORCHERS
11, 29, 72
FLORIAN GADENNE
14, 40, 67, 77
PAULA COHEN
16, 44
CLÉMENTINE MAY
20, 37, 54
ERIKA BOURNET DELBOSC
30
PIERRE ANDREANI
32, 60

### COUVERTURE ET SOMMAIRE

Jeanne Held

*La constance des hasards (détail)*

### CI-CONTRE :

Jeanne Held

*Ventre du loup (1)*



Simon Duclut-Rasse  
*Les nuits de brouillard*

La douleur va aux nerfs  
sa petite musique de chambre  
et ses percussions  
le son dissonant si aigu si perçant  
La douleur éreinte le corps passé  
par toutes les couleurs  
du blanc partout aveuglera  
Elle bouche l'horizon  
d'un drap mal taillé

La douleur ergote, elle triture tes pensées  
Elle se répercute dans tous les organes  
jusqu'au cœur  
La douleur déporte loin  
Elle disloque, elle plaque aux murs  
l'air de dire ses menaces en l'air  
de dire les constances de ses cruautés  
dire ses fonctions du secteur privé  
ses atrocités en heures supplémentaires

De quel acte manqué  
l'implacable raison du plus fort  
toujours le même tic  
la claque pour remettre  
le corps à l'endroit  
La réplique se fait attendre  
le poing recourbé vers l'intérieur  
l'étirement du corps à soulever le ventre  
supplément d'air dans les poumons  
à développer le diaphragme  
à résorber la douleur

Le corps échappe  
à tous les arguments  
s'il y a tromperie sur la marchandise  
il criera au vol à l'assassin  
il criera qu'on lui rende la pleine possession  
de ses moyens  
trompé par la scie circulaire  
ses essieux rompus  
collision de ses tectoniques  
lignes discontinues de fragments  
de failles de cisaillements  
de courants en sens contraire  
d'altérations irréparables

Si la douleur malmène  
si elle intervertit les rôles  
si elle contraint si elle équarrit  
si les passions contraires  
prennent le large  
dans les douleurs interchangeées  
que reste-t-il donc alors  
des corps qui s'entrechoquent



## *CAMPAGNE D'ÉTÉ*

Tu annexes l'espace  
recouvres le sauvage  
l'aménages  
de tes serviettes  
tes loisirs ta puissance

Tu prends tes aises tes quartiers  
sur ce territoire millionnaire  
et souilles  
de tes couleurs  
sa délicatesse bienheureuse  
qui s'impatiente de ton départ



# PHILIPPE LONGCHAMP

*EN PETITE PENTE (EXTRAITS DE NOMMER NÉANMOINS)*

Débuts emportés. Pas de temps d'entraînement, juste saut de l'ange. Pareil d'attaquer les falaises. Ou carboniser les vignes.

Débuts emportés. Tenir bon ! Quitter la civière à cornilles ! Lâcher les amarres ! Danses et cavalcades hennissantes derrière le drapé des crinières à grand-vent sur l'encolure des yearlings pris de désir.

Soudain tout ivre et noyé dans un foudre plein de vieux Meursault. Soudain incendié en pleine avenue par la foudre, coup de foudre, répliques à la suite, brutales exaltations et extases à syncope bien au-delà des plus hauts degrés de l'échelle de Richter.

Nacre. Tendresse de nacre. Multiples grâces colorées de la nacre. Bord friable et coupant de la nacre. Blessures.

Aveugle ébloui parti en vrille sans nul parachute. Dérapage et dérapage sur les marges du ciel.

Tenir bon ! Persévérer ! Jusque-là tout va bien, tout va tellement mieux, tout glisse avec une vélocité nonpareille, un délice absolu qui dure attisé par de brefs frissons glaciaires.

Amour aussi fluvial, ça s'épanche, inévitable delta et tous ses bras roulent des débris de troncs de séquoias ou de cèdres avec des boues violines jusque loin dans les océans.

Plantes vives. Dans les anfractuosités des murailles. Aussi perçant la couche des cendres et le charbon de bois. Si vives. D'un vert si lumineux.

Alors la bouche éperdue, folle, déraisonnée, irrépressible, la bouche avec ses eaux lourdes et ses dents, ses dents aussi à présent toutes à douceur.

\*

\*\*

C'est une égale, une ouverte, une qui se choisit sans broncher et s'autorise. Pas la moindre exhibition. Juste une nature, à l'extérieur comme à l'intérieur. C'est une ouverte sans protection rapprochée. À quoi bon, en effet ? Jamais ne l'attaquent les mouettes ni les goélands ni les rongeurs de tous poils ni non plus les dragueurs ni les *serial killers*. Au milieu du vacarme des places et des quais, elle est une égale, elle est longue, légère, voyante.

Un soir. Cohue voûtée sous panneaux Decaux. Vies en petite pente descendante dans ce soir d'automne ni mieux ni pire mais mal dénoué. Corps à cette heure en mouvement mais comme pris d'une errance quasi immobile, comme tenus à l'impossible de bouger. Cohue dans le soir. Toute la foule brouillonne ses bouts d'amour de fin du jour. Ou les abandonne. Parfois les écrase sous trop de fatigue.

Foule où cependant persistent quelques vies. Des déhanchées familières discrètement dansent à petits pas petites courbures dans le cou, les épaules, les hanches. Indécelables sauf par qui a le nez dessus.

Celle-là qui se choisit sans broncher et s'autorise, elle est une déhanchée. Elle est inventive, vivace, agile, elle parle le plus souvent avec du repos dans la voix et son enfance est toujours au bord de ses yeux. Si elle ouvre pour un quidam le paletot de brume légère qui lui assure sauvegarde et survie, ce quidam pourrait aussi bien prendre feu que s'éteindre et sitôt trépasser rien qu'à mater ses couleurs, les rouges, jaunes, verts et bleus qui en-dessous la vêtent, plus incendiaires que ceux que mettent à leurs plumes les aras.

L'automne, un soir, la brume légère. Des quidams. Une déhanchée. Elle danse à pas menus dans la cohue sous un ciel qui luit encore jusque dans sa crinière sombre.

\*

\*\*

Il aimait les traçantes. Il n'aimait que celles-là. À tort, bien sûr, car à court terme c'est mortel ; elles sont mortelles, comme vous et moi ; même un peu plus.

Et quand la traçante est sur le selfie, comment éviter les clichés, la poudre et les douilles ?

Ça vous déglingue et vous dérrouille sec. Ça vous rouille dans la seconde les longs baisers en crinoline et pet-en-l'air sous les charmillles de mai au bord de l'étang aux nénuphars avec cygnes en croisière, violons en sourdine, et petites confiseries en nuage blanc dans un ciel largement limpide. Après, quoi faire de la rouille ?

Pourtant, il a collectionné les selfies, en a fait des tirages papier qui séchaient longtemps sur sa corde à linge. Il avait une tête à ça. Et aussi la tête tout le temps à ça. Et des yeux rouges.

Mais voilà : selfie, poupée, punition !

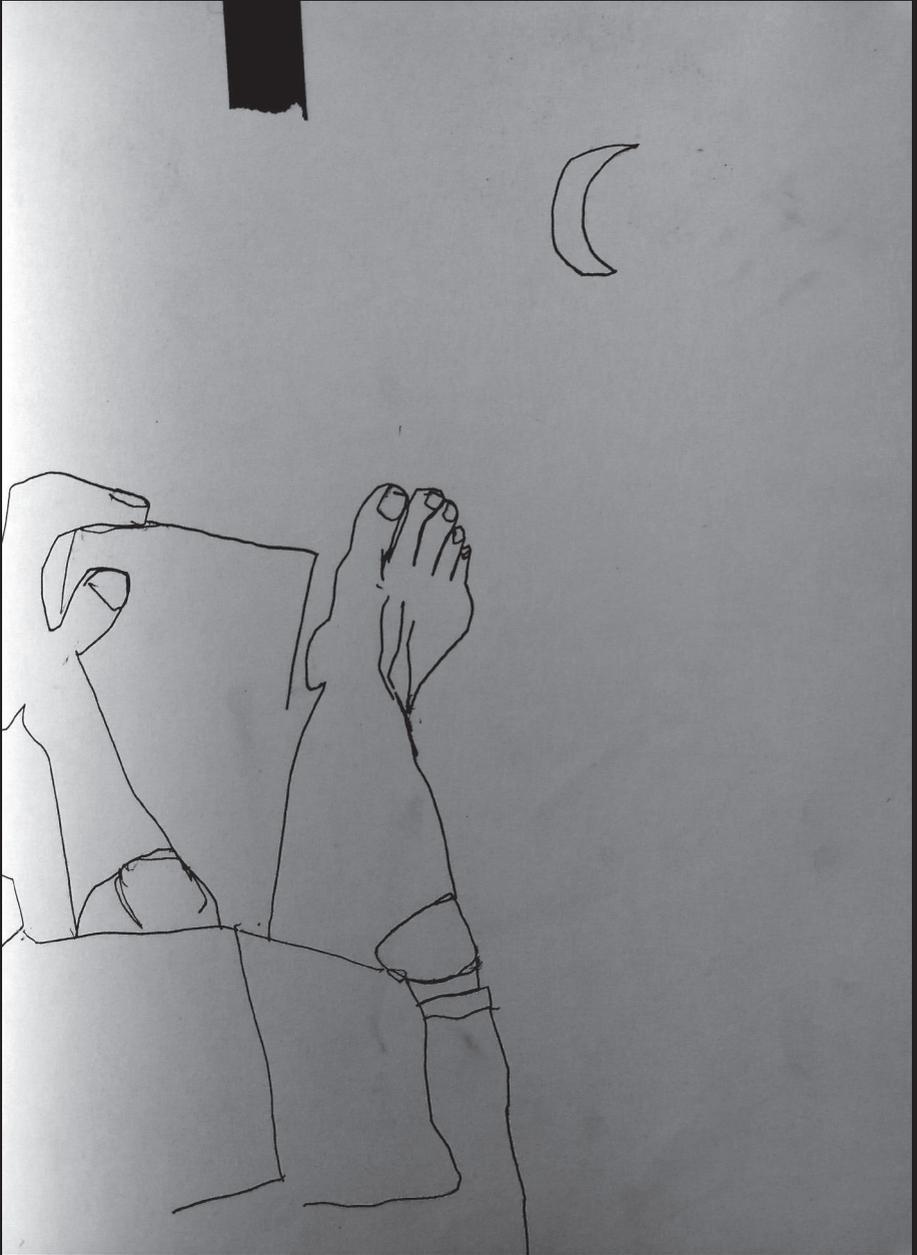
Faut pas croire, on n'est pas dans le décoratif ou les guitares, on est responsable ! Donc, en général, pas de pardon ! Et évidemment, ça va punir !

Il le savait.

*À part les tarots et les rats, c'est lui-même qui demandait ça aujourd'hui avec ses mots en acier trempé, franchement, qu'est-ce qu'il reste ? Dites-moi ce qu'il reste ?*

Alors, il a sauté dans le vide, mais c'était la lune. Enfin, mi-ange mi-lune.

C'est une arpenteuse, une observante discrète  
et tranquille. Elle arpente les terrains de vos  
mémoires, vos marais, lagunes et boises,  
vos savanes à lionnes. Non pas qu'elle chasse !  
Elle vous mate avec ses jumeaux de marine.  
Elle vous fait carrière et se taille en passant  
des dalles pour sa bâtie dans vos souvenirs.  
Elle est un rien buveuse et caverneuse aussi,  
racée, inique et organique, silencieuse.  
Elle désensable vos poupées à distance  
et rêve à les punir mais leurs coutures cèdent,  
on entre alors dans ses propres trous de mémoire,  
assez sales et plutôt vus par la traverse.  
Puis elle mue et vous balance des insultes  
virales, des mots d'éméchée à dents de louve,  
des chapelets de juronnes vives. On croit  
qu'enfin elle va s'étendre sur la civière,  
gisante avec les mains croisées sur le sternum,  
attendant un dieu grec, lanceur de javelot  
et doté d'un fervent velouté pectoral,  
mais peau de balle ! Les ciels d'ici n'ont pas d'ange,  
pas de graphistes, d'agronomes, de plombiers,  
d'architectes. Rien d'autre que des caissiers !  
Et cette arpenteuse ! Mais c'est une arpenteuse  
qui tue, qui fait ça très calmement, elle tue  
de mémoire, alors ça saigne toujours beaucoup.



Henner Borchers  
*gliedmaßen (1)*

GOMA

la montagne fond à Goma  
comme fond l'incandescence des glaciers  
quand tu ne me vois plus  
quand je crois t'oublier

mais qu'est la douleur usée  
de mon amour  
au regard de la souffrance véritable  
de tous ceux dont les pas brûlent  
sur les chemins de l'exil  
de ceux qui ont vu se consumer  
le bouquet du matin  
la chemise la photographie  
ou le jouet qui ne jouera plus

qu'elle est donc rose et pâle ma douleur  
quand la montagne fond rouge à Goma  
montagne qui pleure des tristesses  
des larmes de braise  
et qui rejette les pierres offertes en sacrifice

comme une soupe brûlante  
qui blessera la lèvre avant le cri

volcan qui n'est que volcan  
que n'encercle aucun mystère  
qui ne fait que son travail de volcan  
et qui a réchauffé son magma  
au feu de la souffrance des hommes  
ou à la fournaise des amours

volcan qui n'est que volcan  
et qui sort de sa couche  
encore frémissant de toutes les étreintes  
qu'il a senties sur ses flancs  
pour rejoindre les amants rescapés  
du dernier baiser que la lave a voulu

combien triste est la douleur  
de ceux que la montagne a trop aimés

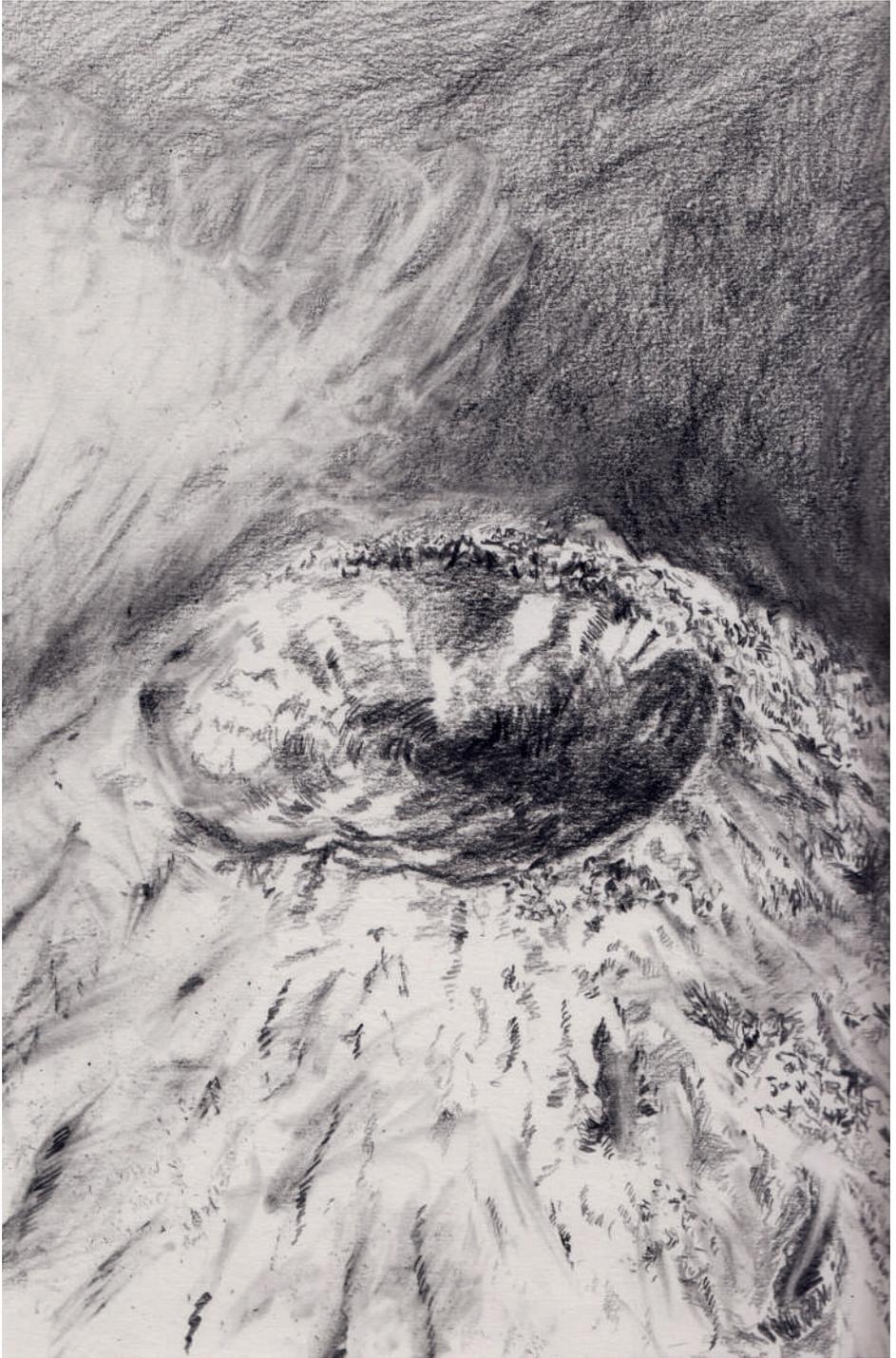
tu ne me vois plus  
je crois t'oublier  
mais laisse-moi tranquille douleur idiote  
sans cesse obsédée de son frisson  
ne vois-tu pas  
que la montagne fond à Goma



Florian Gadenne  
Nuées (1)



flouah



Paula Cohen  
Cratère

## *MA CARTE TOTALE DU TENDRE (EXTRAITS)*

Hier soir en attendant le sommeil j'ai pensé à toi. J'étais très haut très haut sur mon tapis volant, un gros tapis pure laine dense et douce qui sent le mouton d'Azkanahasia septentrionale, de tous petits moutons noirs qu'il faut absolument tondre au printemps le poids de la laine les cloue au sol, ils s'enfoncent dans les prairies humides, ils suent, cette odeur âcre salée sur mon tapis venu d'un souk de l'Orient, qui a vu les hauts plateaux d'Iran, le désert de Gobi, les contreforts de l'Himalaya, je ferai provision de paysages pour te les apporter. D'abord je survole la garrigue puis les zones de marais, l'embouchure verdoyante du Rhône, je longe les calanques, leur blancheur tranchante et je traverse la grande bleue jusqu'aux remparts de Carthage, c'est de ce côté de la mer que tu existes. Là, le sable brûlant mord et craquelle, le soleil voudrait m'avaler. J'ai très soif. Où es-tu, je pourrais hurler, oh nos furieuses solitudes, à quoi me sert d'exister si je suis seule. Les chameaux ondulent des heures sur les dunes et soudain, au bout d'une trace surgit la gueule verdoyante de l'oasis. Je me pose et dans la boue de l'oued je me roule. Je ne sais pas si tu m'attends, je préfère ne rien espérer, je te surprendrai, tu m'accueilleras et je logerai dans les plis de tes jours, je trouverai un pan d'ombre, je paresserai en lézarde, le temps passera et je glisserai dans un trou d'eau jusqu'à devenir liquide, tu me boiras.

\*  
\*\*

Sur ma carte du Tendre je ne m'égare jamais, je digresse ad libitum, je navigue. J'ai laissé les voies tracées, j'ai flotté sur les lacs, traversé des fleuves, caboté parmi les îles les eaux claires, nagé avec les poissons d'argent, oublié les marais de la Taïga, la mangrove puante et les orages acides qui tavelèrent ma peau. Ce mouvement est pour toi, le sais-tu ? Et je viendrai lavée et je viendrai nouvelle. Nos mots nous seront un lit fervent. Ils grouilleront sur nos corps d'où bouches muettes nous les chasserons.

Ô nuits blanches

La taïga, du russe тайга venant de l'altaï таяга, aussi appelée forêt boréale ou encore forêt hudsonienne est l'un des principaux biomes terrestres. Fortement liée au climat subarctique, elle consiste en une formation végétale de type forestière parcourue par un vaste réseau lacustre résultant de l'érosion fluvioglaciaire. Sa végétation a la particularité d'être la plus vaste continuité boisée de la planète et occupe à elle seule 10 % des terres émergées. Elle couvre la majorité des territoires intérieurs de l'Alaska (États-Unis), du Canada, de la Scandinavie (Norvège, Suède), de la Finlande, du Nord de l'Écosse (Highlands), de la Russie, de l'Islande, de Saint-Pierre-et-Miquelon, du nord-ouest de la Chine et du nord de l'île d'Hokkaidō (Japon). Elle abrite une avifaune fortement diversifiée et sert de refuge à de nombreuses espèces animales par ailleurs menacées telles le loup, l'ours brun, le grizzli, l'ours kodiak, le lynx, le renard polaire, le castor, le glouton (ou carcajou), le bison des bois, le renne (ou caribou) ou encore l'élan (ou orignal).

\*  
\*\*

Je fais collection de paysages, ils disent mon amour. D'abord je vois un désert, seule à dix-sept ans je marche sans savoir. Le soleil écrase, le soleil blanchit et voudrait m'avaler, j'ai très soif mais Où es-tu? Je pourrais hurler. Oh quelle solitude! A quoi me sert

d'exister et ce corps, toute cette eau en cette peau, danaïde, je ne vois pas les oasis, j'ignore les puits où rôdent nuitamment les gracieux fennecs. Je suis en savane rase brousse puis jungle tropicale prodigue en trous d'eau. Là je te repère. La forêt danse ivresse des canopées, les lianes racines échassières où je me perds, bêtes sauvages mâchoires géantes, fleuve ondulant mygales sournoises, papillons bleu métallique. Je bois je bois et m'empoisonne folle. Je m'enfuis seule. Les marécages, la pluie d'orage, l'été est caniculaire. Caïmans mangrove sables mouvants, les boîtes noires ont sombré. De la boue et des larmes. Laisse les souvenirs fantômes, laisse se noyer les souvenirs de peau, l'odeur de la boue, le goût des larmes. Les pieds nus sur la mangrove, toute torpeur évanouie, je suis le fleuve, crapahute descends son cours jusqu'au rivage à bout de souffle. La plage. La mer est très limoneuse mais bien salée. Je suis entrée et j'ai nagé en équilibre, elle m'enveloppait, elle me tenait. Alors je me suis enfoncée. Je sais que tu es là. J'avais fait provision d'air dans le désert, un feu secret, une chambre de combustion à de prodigieuses profondeurs. J'ai croisé les carnassiers courses poursuites dans les épaves longues carcasses trouver les bonnes cachettes, l'obscurité féconde des rêves, la visite des fantômes aimés, leurs conversations muettes comme des âmes et aussi parfois, dans les grottes sous-marines, happer à la sauvette les crabes étourdis. Craquement des carapaces fines entre palais et langue. Et je t'aime encore.

\*

\*\*

sur ma carte du tendre, il y a des lieux amènes au fond des bois, on accède par des chemins hasardeux à de secrètes clairières, on ne sait jamais quand elles viendront, elles nous appellent. Je sais aussi des raccourcis à travers les épineux et les fougères brûlantes jusqu'au bord de la falaise. Tiens-moi bien tu sais l'amour et la chute libre





Clémentine May  
*Raccordements (1)*



# CAMILLE RUIZ

## FRAYER

c'est impossible je ne peux aller nulle part sans tracer un nouveau  
chemin chacune de mes promenades couche les herbes du champ  
puis rien ne les relève le lendemain les endroits où je marche  
ressemblent à des berceaux des cercueils c'est toujours pareil et  
chaque fois un peu plus grave bientôt j'aurai allongé chaque tige  
blonde le pire c'est quand le chien m'accompagne à présent je sais  
tout des géographies secrètes des coléoptères leurs striures rouges  
sur l'abdomen le nuage vif quand on piétine une tanière tu traçais  
un chemin ça faisait fuir des grillons de la taille d'un oiseau  
un oiseau petit voilà ce que je me raconte que l'on peut manger  
les bêtes d'un coup sec que les corps craquent dans la bouche de  
tous petits os de paille ce matin parsèment la route chaque matin  
oui porte un goût de mort j'empêche le chien de détruire  
les offrandes déposées la veille par d'autres ce n'est même pas  
une image il faut le tenir par le collier et fermement l'éloigner  
du morceau d'oignon en demi lune encerclée de coquillages  
ou le sucre brun luisant sous le soleil de 7h on dirait un rêve  
ce n'est pas un rêve je n'y vais pas en rêve hors de la zone où il  
n'existe ni chien ni herbes le chemin est une pratique qui compte  
uniquement sur le corps et toujours je m'étonne d'être la seule  
à creuser et que rien ne se couche en moi rien ne creuse on a  
beau aller et venir sans intention il y a toujours quelque chose à  
protéger ou à détruire des herbes à ployer ou bercer sous nos pas  
le halo clair des moustiques chaque fois que nous traversons  
je donne un peu de sang en échange pour excuser ma présence  
brutale pardon pardon à demain mon chemin je viens continuer  
de t'agrandir.



Simon Duclut-Rasse  
*Cimetière*



# ANNE BARBUSSE

## MA DOULEUR PLANÉTAIRE (EXTRAITS)

ramasseuse de pommes de terre dans juillet asséché et difficile –  
courbée  
sur le sol dur, la bêche ouvre des crevasses

et tous ont repris  
leur vie d'avant, oublieux et confiants malgré les chiffres et l'im-  
pondérable  
de la mort évitée – masqués à peine ils gravitent  
entre supermarchés et cafés,

tandis que je ramasse  
les pommes de terre petites du sud, fatiguée par habitude  
et doutant de la sécheresse et des pierres

– aux terrasses des restaurants  
se pressent les foules et l'été bavard, outrecuidant de source sûre,  
*les clients des supermarchés préfèrent les légumes emballés sous  
plastique*

et le rosier a reconstruit l'arche de roses, téméraire et inefficace,  
alourdi  
par juillet et oublieux de mai étrange et parallèle, avec mystère  
l'histoire gravite sur les mondes,

les pommes de terre  
sont terreuses et se cachent, il faut enfouir mains et bêche au fond  
de l'espoir du jardin et cela remplit des cagettes attentives  
et silencieuses, Millet nous hante, la prière  
est impromptue et imparfaite, mais les angélus  
pieux n'ont pas la révolte féminine et sauvage, juste  
l'animisme fiévreux que la terre appelle

quand les ours polaires auront disparu d'ici 2100 et que  
je serai bien morte, dissoute parmi vos combats pour  
le pouvoir d'achat et l'arrogance, épuisée  
par la chaleur des derniers jullets du monde,

comptant  
les cagettes de pommes de terre alignées dans la cave, travaillant  
dès le matin fragile ou dans le soir et les insectes, les pieds  
dans la sécheresse de la terre granuleuse et grise, avec  
mes mains étonnées d'engranger le monde, accordées à la néces-  
situde  
et à l'arche de roses, récoltant quatre mois circonspects et violents  
dans  
le ventre tapi des terres-nourritures, à l'abri des  
mondialisations  
mais avec la prière tue, l'angélus étranglé et païen

\*

\*\*

sur la frigidité des supermarchés ils ont placé  
tous leurs espoirs de vivants, dans les galeries  
marchandes ils ont demandé aux hommes et  
aux femmes de banaliser leur samedi après-midi commercial  
pour que leurs enfants ne posent aucune  
question déstabilisante, ils ont inventé  
les promotions les emballages les haut-parleurs et  
les couleurs criardes, tandis que les arbres  
continuent de parler avec le ciel,

et sans bruit  
au bord de la route, affiche publicitaire et parfaite, « *le taux  
de vos rêves est ici* » explique très simplement, femme-objet

souriante à l'appui, une banque rêveuse et planifiée  
aux adultes du nouveau millénaire, abreuvés d'une  
enfance *sixties* et américanisée, où les cartes de crédit  
sont l'apanage de l'homme

– les campagnes  
sont de vieilles femmes sans histoire, bancales  
et tues, avec les friches et les ruines, cousues  
de nationales et de départementales, arrimées  
à la terre déflorée et mutique, avec  
les insectes morts depuis longtemps – c'était avant,  
dans l'enfance, les papillons et le réel

– sur les zones  
commerciales industrielles pavillonnaires la terre  
violée attend que les parkings vomissent les voitures gris métallisé –  
au pied des arbres les caddies charrient des nourritures  
pseudo-terrestres et les caissières derrière les vitres de  
plexiglas attendent la fin de la journée pour  
souffrir – *dans les rayons d'la mort* disait Ferré, alors

les humains arborent masques variés (couleur, forme, imprimé)  
et, arbres reniés, champs dévastés, on vous vend une tristesse à  
prix discount

À DEUX MAINS

De grands hêtres ourlent le jour  
Deux mains déjà échellent les nuages fols

En passé  
Tu files  
Au bord  
Je nue

Flancs brodés  
Traits tirés

Je soulève l'horizon  
Entre deux cols  
Je dégage sur la gauche

De grands éclairs dégradent le ciel  
Tu ornes la manche  
Je recommence  
Tu fronces la belle  
Deux mains déjà parent les nuages fols  
Je dégage sur toute la largeur

Piqué

Au pied du jour

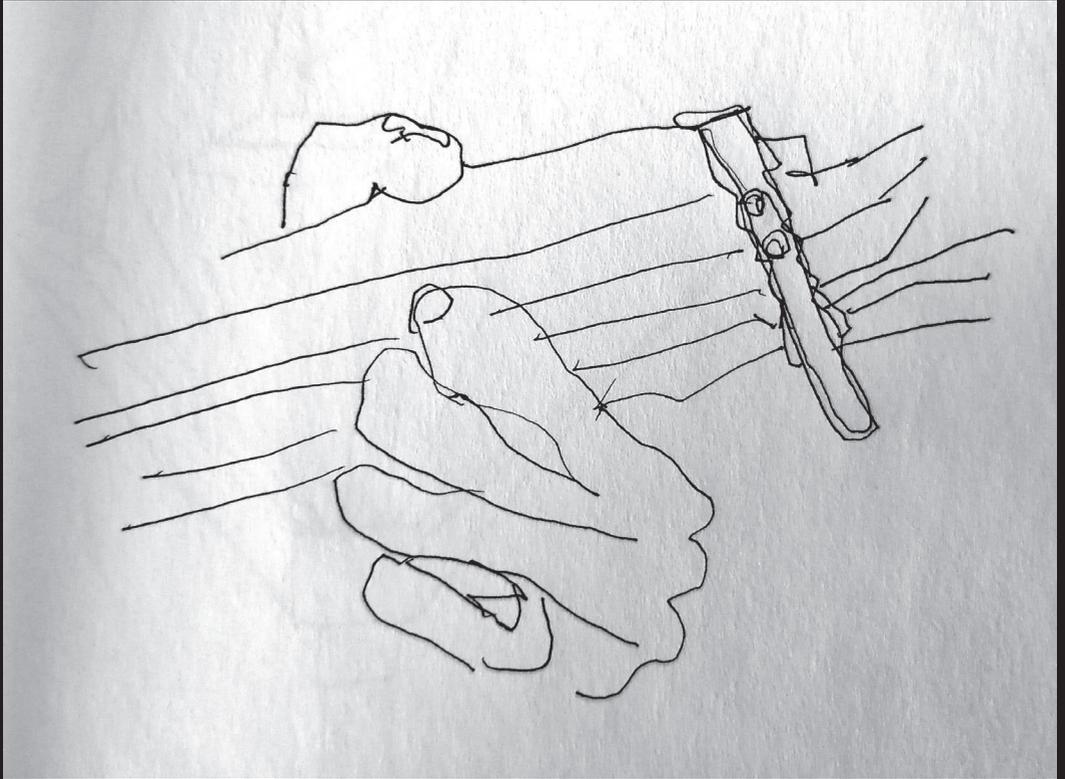
Croisé

Point d'épine

Point d'arête

Je te suis

Ta main déjà recouvre les nuages fols



Henner Borchers  
*gliedmaßen (2)*



Erika Bournet Delbosc  
*Un peu plus loin*

ÎLES D'ARAN

Surdité de la roche  
Enseigne  rod e  
Un phare dans une lucarne  
Les sanglots de la mer en ricochets  
Glissent sur le silence des buveurs  
Une pinte, deux pintes...  
Une molle continuité

Calfeutr e devant la cheminée  
La vieille remet une tourbe  
Claquant sa langue à chaque crépitement  
Un gros nuage orphelin rejoint le troupeau  
Eclaircie virale  
La lumière mousse drue

Les mêmes gueules d'échoués  
Dans le miroir  ventr   
L'écho de la mer jusqu'à la nausée  
Les filets roulés aux pieds  
Du sel au coin des yeux  
Un naufrage de mémoires



Pierre Andreani  
*Virages de France*





# SÉBASTIEN BIDAULT

## SÉBASTIEN À SAINT-SÉBASTIEN

Il se demande, il se dit, mais pourquoi l'état  
Des choses fait que la nécessité l'amène  
À passer dans son long voyage de forçat,  
Par la ville de son saint patron, sans «Amen».

Bahia de la Concha resplendit au soleil.  
Étranger, il passe et sa dégainé répond  
Aux yeux des césures quand l'ordre s'ensommeille  
D'un Dieu qui fait comme s'il était un harpon.

Il se prend au jeu de la présence sans nom,  
En suivant le chemin sans fin de sa maison.  
Il se sent chez lui, part seul à la découverte

Des quartiers fermés puis ouverts sur un manège,  
Pivot des classes, la bataille est sous l'alerte.  
Il fume sur le nez du ciel, ombre et cortège.

*PASSAGE PIÉTON À SANTANDER*

Sur le Paseo de Pereida je me suis  
Arrêté net devant le passage piéton,  
Attendant le bonhomme en vert au soleil puis  
Je vis six âmes en face prêtes au bond.

Tout de suite, l'ambiance est stressante et un poids  
Envahit mon corps, je connais cette présence  
Multiple qui bloque de loin, cet entre-soi  
Figé me paraît si absurde et un peu rance.

Je fais alors deux pas de côté pour sortir  
De la danse de ces fantômes puis un tour.  
Un homme élégant et gris retraité s'étire

Une jambe, il a du sentir ce jeu si lourd  
Et me suivre dans cette action libérateur.  
Je me sens moins passif du déambulatoire.

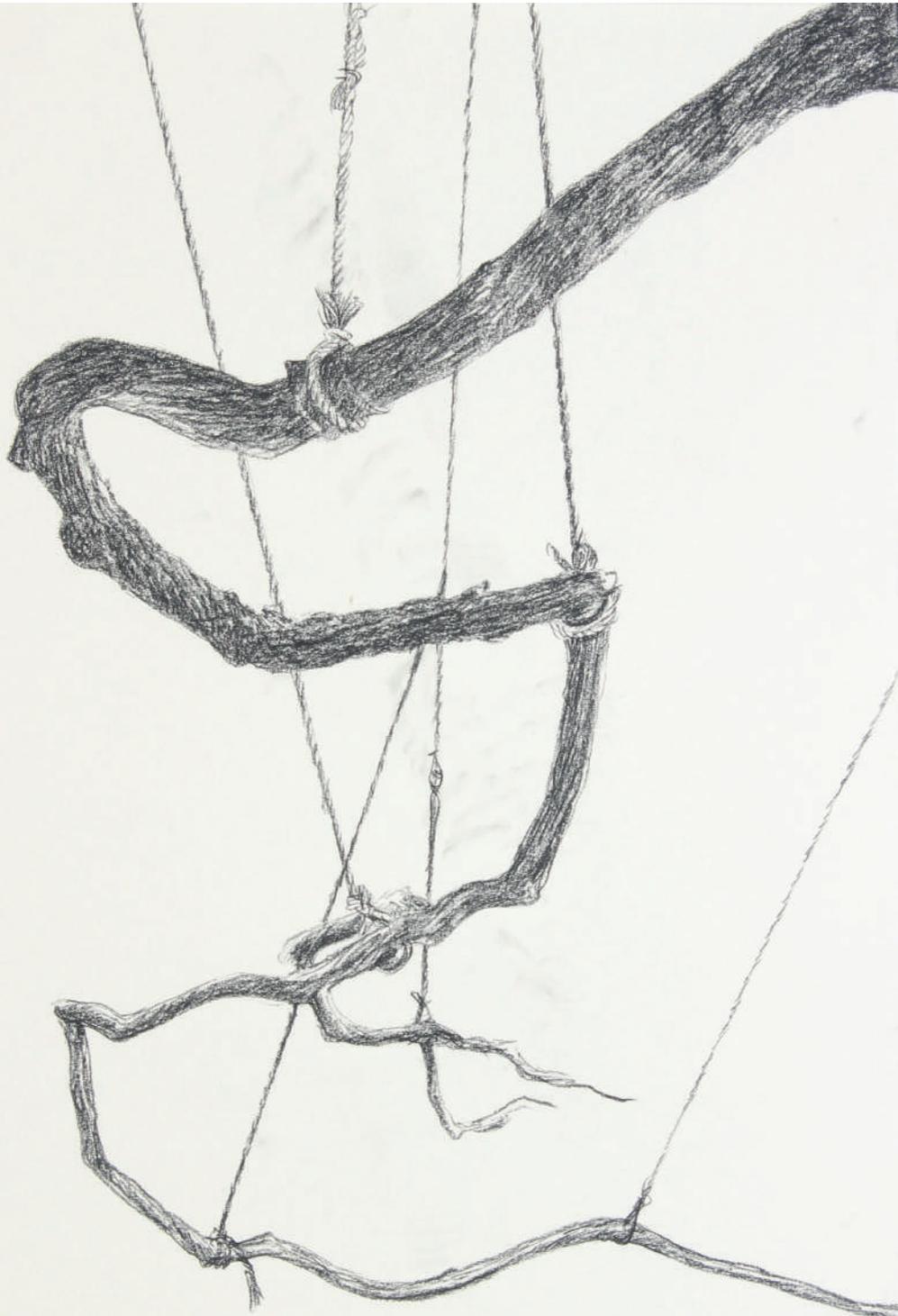
## CLAQUES DE SURF À FAMARA

Plage de Famara, le soleil cuit les peaux  
Des surfers à planches, largués de vans fleuris.  
La combi néoprène épouse le corps beau  
Comme une tortue va pondre ses oeufs salis.

Le formateur a trois couches de crème blanche  
Sur le nez, traits fripés, alors je compatis.  
J'entre dans l'eau face à la vague qui s'épanche,  
C'est une claque, elle se répète, ma mie.

Tu refais les gestes réussis sur le sable,  
Au courant, le bruit des masses d'eau inlassables  
Tapent les tympanes et les oreilles grésillent.

Seins cramés sur la grève et stress dans ce rouleau,  
Monter, coucher, debout, par l'écume je quille.  
La courbe est si courte, mieux vaut l'ombre du mot.



Clémentine May  
*Raccordements (2)*



# MARGOT FERRERA

TOKONOMA / *LI LAVANDIERO DI NIUE*

Dans l'alcôve, c'est la fin de l'après-midi, quelque chose d'orange traîne sur le mur.

J'ignore s'il s'agit du soleil lui-même où d'un éclat de lui dans un bijou

Mais la trace, légère comme une poignée de curcuma  
Est jetée devant mon visage par un vent de nulle part.  
Tiède. Sur la chaux.

Ce n'est pas une trace morte, la couleur est vivante.

L'alcôve, tenue loin de l'été jusqu'à maintenant

Est bouillante par cette seule entité qui la marque avec impolitesse.

L'empreinte d'une main laissée entre deux cuisses fermées.

Le pli d'une page cornée il y a longtemps

L'accroc d'une tapisserie qu'on ne verrait qu'une fois, par hasard.

Je ne comprends pas d'où cela vient, l'ombre est blessée.

Je suis seule dans la maison. Qui a ouvert la fenêtre ?

L'alcôve, cachée des visiteurs par un rideau clair

Laisse la place à mes deux jambes repliées sur un *naïn* bleu

A un petit meuble long et sombre, bas, à poignées d'argent

Pour poser un bol de thé, un livre, un soliflore.

A l'automne, un chandelier mince tout en os.

L'ombre y est tenue sagement, comme un jeune homme souffrant

A qui les balades sont interdites pour son bien.

L'ombre n'y est plus à l'abri, indisposée

Par l'haleine du jardin qui sue dans sa robe.

Déjà mes genoux nus sentent couler ses larmes

Elle peste et sanglote d'agacement

L'ombre se décompose et goutte épaisse sur mes épaules  
La chaleur entre dans son ventre comme un grand vers blanc.

Dans l'alcôve, c'est le début du soir qui attend,  
Un soir pour moi seule pourtant  
Papiers, cheveux, feuilles de Nanah, fibres de mes draps frais,  
Plantes des pieds et parquet miel  
Franges frissonnantes d'un fauteuil ancien  
Pattes de lion muscat savon à la rose poésie grise  
Et l'œil orange, l'iris volant est toujours là.  
Je ne veux pas de la fin de ce jour s'il ne m'appartient plus totalement.  
L'été se tapit derrière la tenture crème  
Le battoir en main, comme l'assemblée des Lavandières de Nuit  
Revenues laver leur linceul dans le noir.  
L'été veut faire mousser l'ombre dans ses paumes grasses.  
J'ai l'arme qu'il faut pour nous défendre elle et moi.

L'alcôve est le dernier bastion de la peau.  
Lorsqu'un vent mou et un feu léger poussent les volets  
Se glissent sous les vêtements d'une femme toute seule  
Sous les lampes en cape de poussière  
Sous les dessous de chaque meuble de la maison,  
Il y a dans le repli du mur coquille d'oeuf  
Une peinture.  
Une seule peinture, petite. Presque entièrement vide.  
Elle suffit, elle vibre comme un bourdon d'église, ou son souvenir  
seulement.

Elle est invincible.  
À gauche de la toile, il y a la tête d'une fille aux nattes défaites  
Qui regarde vers quelqu'un d'absent, paupières mi-closes, et dans  
ses boucles lâches  
Le fouillis de ses entrailles portées à pleines mains.



Florian Gadenne  
Nuées (2)

*HORIZON DE VERMEIL*

Horizons de vermeil  
Des nuages dans la tête  
À les en croire, des pâquerettes

La conscience dans les airs  
Et le drapeau de la raison  
En berne

Bientôt on t'aura bardé  
De codes à portée télépathique  
D'un arsenal télé-phrastique  
À 180 caractères  
Et des rails dans la  
Noosphère

L'Univers

Du codex  
Au code  
On y perd  
Le hardware  
On y gagne  
De l'éther  
Un peu plus  
Allié

Sur les terres du corps-né  
Dorment encore les mort-nés  
Chimiquement et génétiquement  
Atteint

Destiné déjà  
À n'être plus tout à fait  
Humains

Nous voyons bien  
Que les enfants de demain  
Ne seront qu'à moitié  
Chiens

La chasse aux dissidents  
De plus en plus  
Pressante et précise  
Une incise aux dents longues

Aboiement solitaire

Dans les plaines de titane  
De silice œcuménique  
Des forteresses sans chefs  
Un lieu Unique :

Ces pas de géants  
Dans la lueur blafarde  
D'une caverne lunaire

Souriez,  
C'est pour les clichés

Que l'on donne à manger  
Au peuple de la surface  
À mémoire échangeable  
Et faillible, obsolète  
Le programme de ses pas dans le sable  
Mais, voilà le raz-de-marée  
Le monstre hideux généré  
Par les gouttes une à une  
Ajoutée à la main  
Et la suite  
Pour demain

Mais  
Qu'en sera-t-il  
De nos horizons de vermeil ?

On y flotte en nage libre  
Quand la conférence de ces sires  
Nous entraîne aux limites

Réussirez-vous à vous échapper ?

Quand le géant de fer  
Se retrouvera dans l'idée  
Que l'on a mutilé ses ancêtres

Que cela l'indiffère  
Ou le rende furieux  
Viendra le jour où  
Nous en porterons  
La responsabilité débilante

De seringues bardés  
Nous sommes déjà à l'orée  
D'un renouveau inouï

Un pas épanoui  
Un pas évanoui

Dans les remous de l'ère cybernétique

Et voué déjà au maintien du règne  
De l'illusion superchère chérie  
Ton nouveau nez capteur  
Démotions et de maladies  
Confond parfois un peu les deux

Qu'en sera-t-il alors  
De nos horizons de cauchemars ?





# YVE BRESSANDE

Naguère encore on m'adorait  
à l'égal d'un dieu  
Khépri soleil levant  
roulant ma boule  
personne n'aurait oser m'écraser  
sur le bord de la mare  
là où ils viennent boire  
la vie est belle  
était belle  
au fil des ans  
des saisons de plus en plus chaude  
la terre de plus en plus sèche  
depuis peu la peur suinte de la terre  
quelle est cette malédiction  
pourtant chaque matin  
le soleil se lève

\*  
\*\*

Le petit bois derrière chez moi  
le petit jardin de Dutronc  
de l'Amazonie au Congo

les bûcherons ne chôment pas  
métier en tension dirait Pôle Emploi  
c'est jour de fête on rase gratis  
*coupons coupons coupons*  
place aux cultures ogm  
place aux palmiers pisseurs d'huile  
place au béton  
place au commerce du bois  
place aux nouveaux déserts  
de moins en moins d'arbre  
de moins en moins de pluie  
qui ça dérange  
des indiens des sauvages des pauvres  
des immigrés des squatteurs  
ils n'ont pas leur place ici  
ouste allez voir ailleurs  
dans les bidonvilles  
dans les « quartiers » des cités ghetto  
dans les cimetières  
au fond de la mer  
*coupons coupons coupons*  
les arbres ça met trop longtemps à pousser  
les forêt ça tient trop de place  
trop d'arbres je vous dis (Donald T)  
*coupons coupons coupons*  
Il y aura moins d'incendie  
plus d'espace pour construire

moins de sales bestioles qui piquent  
qui a parlé de pandémie de virus  
chauves-souris de mauvaises augures  
pangolins moins que rien  
ça n'a rien à voir  
et quand bien même  
c'est bon pour la croissance  
le commerce à distance  
l'industrie pharmaceutique  
coupons coupons coupons  
Vous n'auriez pas un verre d'eau s v p

\*

\*\*

Au dessus du jardin

bedonnantes baleines blanches  
courent sur le ciel  
plates-bandes en dessous  
escargots et limaces  
même pas peur  
salades au mètre carré  
sur lit de fumier de poneys  
garde-manger mangez limaçons  
pimenté d'Espelette et de Cayenne  
note rouge coquelicot  
Piérides baisent sur l'aubergine  
courgettes en pointillés dentelles végétales

cerises sur le tomatier  
lance roquette au centre  
petits tas crottes de chats  
ainsi file saisons et araignées  
le jardinier  
il compte les points  
il a mal aux reins  
il écoute le vroooon des bourdons  
le chant de la mésange  
du merle qui se moque  
il s'endort  
se transforme en citrouille obèse  
en concombre masqué  
en persil dans le nez  
en artichaut carnivore  
en coccinelle rayé  
...  
pendant ce temps  
...  
ça pousse  
...  
bedonnantes baleines blanches  
courent sur le ciel  
sans se presser  
sans réveiller le jardinier

*DÉFRICHEMENT*

ainsi commence le défrichage des rivières  
qui ne coulent plus  
au centre de la plaine

un vendredi d'avril – bêtement  
des bras chargent la boue

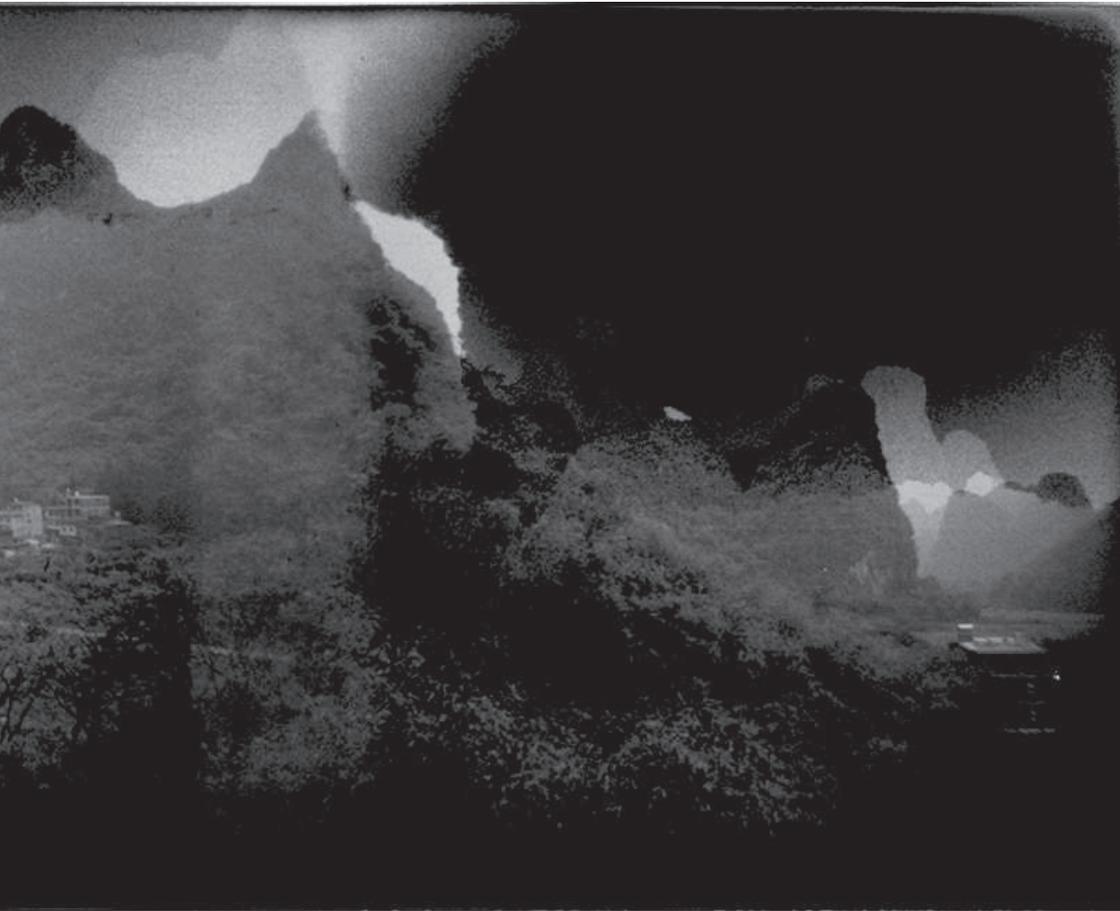
de lourdes remorquent souillent  
les champs ravagés de pluie  
et de salive

les ronces  
désertent les talus

paysage abrasé  
rouille aux fâtes des barrières

toutes les cimes sont pliées  
et ramenées à la terre





Simon Duclut-Rasse  
*Le voyage*



# PAUL ACQUITTER

L'ENVERS.

Déendroit, déville, dérégion, dépays.  
Non lieu.

Les images y communiquent de manière insensée,  
adirectionnelle.

Les mots ne commentent pas,  
les images n'illustrent plus.

Dépays du désir, du désordre,  
des points hors du temps et de l'espace.

Le soleil trempe, la pluie sèche, le vent est immobile.  
Le temps n'est pas, l'espace n'est plus.

Lieu des contraires, des invisibles,  
des indicibles, des ineffables.

La marginalité  
y règne sans partage,  
l'originalité,  
sa compagne sulfureuse.

Commune des partages, des messages, des attaches,  
terrorisme poétique.

Fracas,  
gestes,  
troubles,  
remous,  
sursauts,  
gouffres,  
turbulences,  
ombres,  
fragments.

On nage dans la terre,  
on marche sur l'eau,  
on s'emmitoufle dans les nuages.



Clémentine May  
*Raccordements (3)*

*DÉSERTIFICATION DES ZONES RURALES*

le problème numéro 1  
à la campagne  
c'est le pain

lorsque tu vis dans un village  
où les commerces ferment  
les uns  
après les autres  
tu ne disposes pas toujours  
d'une boulangerie  
près de chez toi

(je suis bien d'accord  
qu'il faut se battre pour garder  
nos services publics en milieu rural  
comme l'école  
ou la poste  
mais les premiers des services publics  
sont l'épicerie  
la boulangerie  
et le bistrot)

et quand tu as le privilège  
d'avoir un boulanger au village  
il y a 1 chance sur 10  
seulement  
pour qu'il soit un *bon* boulanger

alors qu'en ville dans un rayon  
de 800 mètres  
tu comptes 10 boulangers  
parmi lesquels tu choisiras  
le meilleur  
dont tu deviendras le fidèle client

le 2e problème  
à la campagne  
c'est l'absence de restaurants

mis à part quelques gargotes  
et pizzerias  
impossible de trouver  
un restau japonais  
ou un restau thaïlandais  
dignes de ce nom  
(ni même indignes)

tu devras prendre ta bagnole  
et gagner la ville  
à plus de 30 kilomètres  
or l'hiver les routes  
ne sont pas bonnes  
surtout la nuit  
dans le brouillard  
avec les bas-côtés  
mal signalés

un autre problème est l'absence de boutiques  
spécialisées  
mais l'internet a bien amélioré  
la situation  
tu peux commander  
en ligne

tes capsules de café Nespresso  
tes bières belges  
les cartouches d'encre de l'imprimante  
ton huile d'argan  
et attendre tranquillement la livraison

malgré ces inconvénients  
je me sens très bien à la campagne  
dans le calme et la verdure  
et ne voudrais pour rien  
au monde retourner  
en ville

cependant les jeunes quittent le village  
car ici le travail manque  
les spectacles sont rares  
et l'offre sexuelle  
réduite  
si tu n'es pas  
zoophile

\*  
\*\*

### *IMMEUBLE*

maintenant que tu as une maison  
individuelle avec du terrain autour  
tu peux jouer au propriétaire  
terrien

tu occupes les parcelles  
123 et 124 B

en zone constructible  
sur le cadastre de la commune

un ensemble en forme  
de triangle  
délimité par 2 rues  
de faible passage  
et une charmille au sud

près de 3000 mètres carrés  
dont une partie  
en pré

te voilà comme au Jardin d'Éden  
et mieux encore  
car tu n'es pas chez Dieu  
qui pourrait t'expulser un jour de colère  
mais chez toi

seul possesseur légitime aux termes d'un acte  
notarié d'un bien  
immeuble

acquis grâce à un crédit  
immobilier assorti  
d'une hypothèque

PARALLÈLES

Quand l'homme se dévêt, la nature se rhabille.  
Va savoir si on se complète, si on se tient tête.  
Au loin, un arbre semble faire des incantations.  
Dedans, la plante verte se fait un croche-patte.  
On a tous nos changements de saison à gérer.  
On ne sait pas comment ça va tourner,  
le temps, les relations,  
on prend juste nos précautions pour être prêts.  
Ça sent la pleine lune à plein nez,  
qu'est-ce qu'on va devenir,  
qu'est-ce qu'on va se faire.  
Une évidence n'est rien qu'un fait à disposition.  
Question d'angle et d'ouverture,  
de taux vibratoire,  
la vie est un cliché libre d'interprétation.  
Faut-il que tombent les feuilles,  
qu'on y laisse des plumes,  
pour ouvrir l'œil.  
Quand l'instinct se réveille.  
L'homme est une plante nue comme les autres  
Libre de parler à l'univers, ramper sur les murs.  
Au loin, une marelle se prépare avec les morts.  
Dedans, les ramures du cœur visent les étoiles.  
On a tous un truc sur le feu et souvent c'est soi.



Pierre Andreani  
*Dans l'étang*



*LA BAIE DE PAIMPOL*

Je suis le préposé au vent  
Aux tempêtes saugrenues  
Aux oiseaux qui planent  
Comme des cacahuètes  
Qu'on gobe après les avoir lancées  
À l'heure de l'apéritif.

J'aime les antennes de télévision  
Courbant l'échine  
Si supérieures à ce qu'elles transmettent  
Le bruit traumatisé par lui-même  
Des arbres, des plantes et des toitures,  
Des fenêtres de toit entrouvertes.

La mort me comprend comme je la saisis  
Dans le claquement des ardoises,  
Du zinc et de la tôle.  
La mort est moins douloureuse que l'aboïement  
Insane d'un chien, pas même battu,  
Vivant ignoblement de la vie entière des chiens,

Tandis que là, juste en bas,  
Dans la baie de Paimpol, à Pors-Even,  
Les barques giguent vomissant  
Vomissures et huîtres métalliques,  
Rasoirs des vagues en assemblée,  
Si bien qu'on perçoit parfois  
Des rubans rouges dans la houle.

L'œil des parcs à huîtres se ferme  
Comme une pupille d'alligator  
On boit en surplomb, sur la terrasse,  
Un vin de Loire ; une tasse sert de cendrier.  
Les mégots y mijotent comme des échouages.

\*  
\*\*

#### *TREIZIÈME ARRONDISSEMENT*

Jeune benêt, je vagabondais dans les zones  
Du treizième arrondissement  
Les palissades étaient des barbes chipotant les talus  
La bibliothèque nationale incurvait les ordures,  
Les mottes polluées et les lazzis des voyous.

La haine et les souvenirs, c'est ce qu'on appelait  
Le futur.

Désormais, ma cravate, en plein vent, s'élève  
Au menton, ric-rac.  
Les courants secouent la Seine -  
Ces cellulites anciennes – et ralinguent,  
Avilie par la droiture des tours  
Et la bottine du brouillard sur les immeubles  
En construction.

Les silures sont de bronze de même que  
La statuaire des quais, où pianotent  
Les baskets sportives et les couples  
Mutilés par leur indiscretion.

\*  
\*\*

#### *ACCIDENT SUR LA VOIE RAPIDE MENANT À QUIMPER*

Le camion-citerne a embroché deux véhicules  
Ah ! citerniers bretons !  
Fous de cidre et d'accélération  
Coupant l'abîme autoroutière,  
Tout aboie comme un chenil attendant la pâtée  
La viande humaine rugit aussi  
Dans la tôle, muscles et os déchiquetés,  
Chiquenaudes de tendons  
Et anatomies désormais d'ailleurs.

Au loin, les vagues attendent les moteurs  
Pour un temps silencieux.  
De leurs grosses lèvres qui tombent,  
Sur la grève,  
Elles lancent des ronds de fumée de cigarettes  
Qui convertissent les automobilistes  
En archanges;

Les calvaires patientent avec eux,  
Fiévreux de bas-côtés et de gravillons  
Axiaux tels des poteaux électriques  
Ou les lampadaires d'un éclairage public  
Ou la stèle cannelée de Sanspé  
Datant de cinq cents ans avant le cycle du Christ ;  
Les chapelles caillaient des Petit Poucet en vélo  
Et des vieux promeneurs avec des bâtons de ski.  
Tenant ma portière,  
Je songe à mon Amphitrite  
Lannionaise,  
À son amour  
Plus sûr que sa sincérité  
Il n'y a pas de pensée accidentelle.

L'accident est toujours bienheureux  
Comme une brume de rouages.

Hélicoptères, pompiers, gendarmes  
Rédempteurs en tout genre s'affairent ;

Ils sont sérieux comme des sauveteurs,  
Sifflant horriblement  
Lorsqu'on sort du périmètre  
De baignade autorisé.

Du ciel, les secouristes  
Discernent le champ de bruyères  
De l'embouteillage ;  
Les humains hors de l'habitacle  
Faseyent : les beaux fanions !  
Les carrosseries rayonnent de corolles  
Colorées  
Les capots feuilletent le soleil  
Comme un chausson de reflets.

Là, figé, dans la distribution des véhicules,  
Je pense à cet amour, entre deux portes,  
Coiffé d'un coup de vent et de coups d'arrêt,  
Que certifierait l'éternité, et ses poils  
Au menton de mémé, si la mort  
Lui en laissait le temps.



*MASSIF, INTÉRIEURS*

1.

De retour du pain.

Ils marchent à mes côtés,  
je les connais bien ceux-là.

Nos pas sont les mêmes  
font les mêmes trous  
glissent dans des flaques  
congères cartons sur le chemin de crête  
mottes collées aux semelles  
plouch  
les herbes diffuses  
pourrissent sous les feuilles rendues aux  
insectes d'eau crasseuse  
et les brumes laissent apparaître  
une carcasse de bagnole  
renversée sur son toit

et tu penses à la carcasse de la vache crevée  
à l'orée du bois  
à l'orée de la mémoire  
cette pauvre vache dis-tu  
j'ai cru que c'était un sac à patates  
mais que fait ce sac à patates  
à l'orée du bois  
il n'y pas plus de patates à cette époque  
l'époque n'en veut plus  
il n'y a que des vaches crevées.

Je soulève une clôture  
pour qu'ils passent dessous,  
mes compagnons du pain  
mes compagnons de vie.

Calés sur un rythme intime  
maintenant que le soir descend  
on croise la Cherokee  
et on file dans l'odeur du gasoil  
sur neige plombée.

2.

Molasse,  
moraines

alluvions drainés  
depuis des millénaires

sous le pont  
lézards, alevins,

au-dessus,  
le gars jette mégots  
et mollards

pas loin  
du touriste allongé  
sur les galets

parasol Fanta  
au bar de la rivière

coup d'œil du boss  
aux backpackers  
égarés

la boussole  
indique le fond  
du cirque  
d'où les cimes  
nous tacent.

3.

Halte,  
c'est le moment de déchausser  
gratter la mousse  
avec la corne du talon

une pierre dans le sandwich

lèche-la

un quartier de pomme pour les fourmis.

Je t'ai vu boire à la fontaine  
l'air détaché  
les lunettes vibrantes  
où se reflète la crête  
que nous ne voulions pas gravir

c'est pour les touristes,  
dit la folle aux cheveux collés

attendons qu'un patou  
ouvre la gorge du Roi

et allongeons les membres  
sous le col

sous la ronde des gypaètes.

4.

Rendez-vous à la cathédrale de sapins  
je serai dessous  
j'attendrai que le clocher sonne  
puis je passerai par la trouée  
au dessus de ma tête.  
Les nuages se déplacent plus vite que la terre  
les chaussures suffisent à cette attente  
mais je n'ai pas pris  
la poignard à lame invisible  
et sans poignée.

De toute façon, l'endroit est vide  
de mammifères à ouvrir,

les baignoires sont retournées  
à l'état sauvage

je pensais trouver des morilles  
mais je ne sais pas à quoi elles ressemblent  
pour de vrai,  
je n'ai que des images internet  
sous les yeux.  
Même le mot : morille  
est vide.

De toute façon, l'armée des justes  
les a déjà mangées.

Tiens,  
j'ai retrouvé l'endroit  
de la vache morte.

5.

Il y a les lacs.  
Ne pas oublier les lacs,

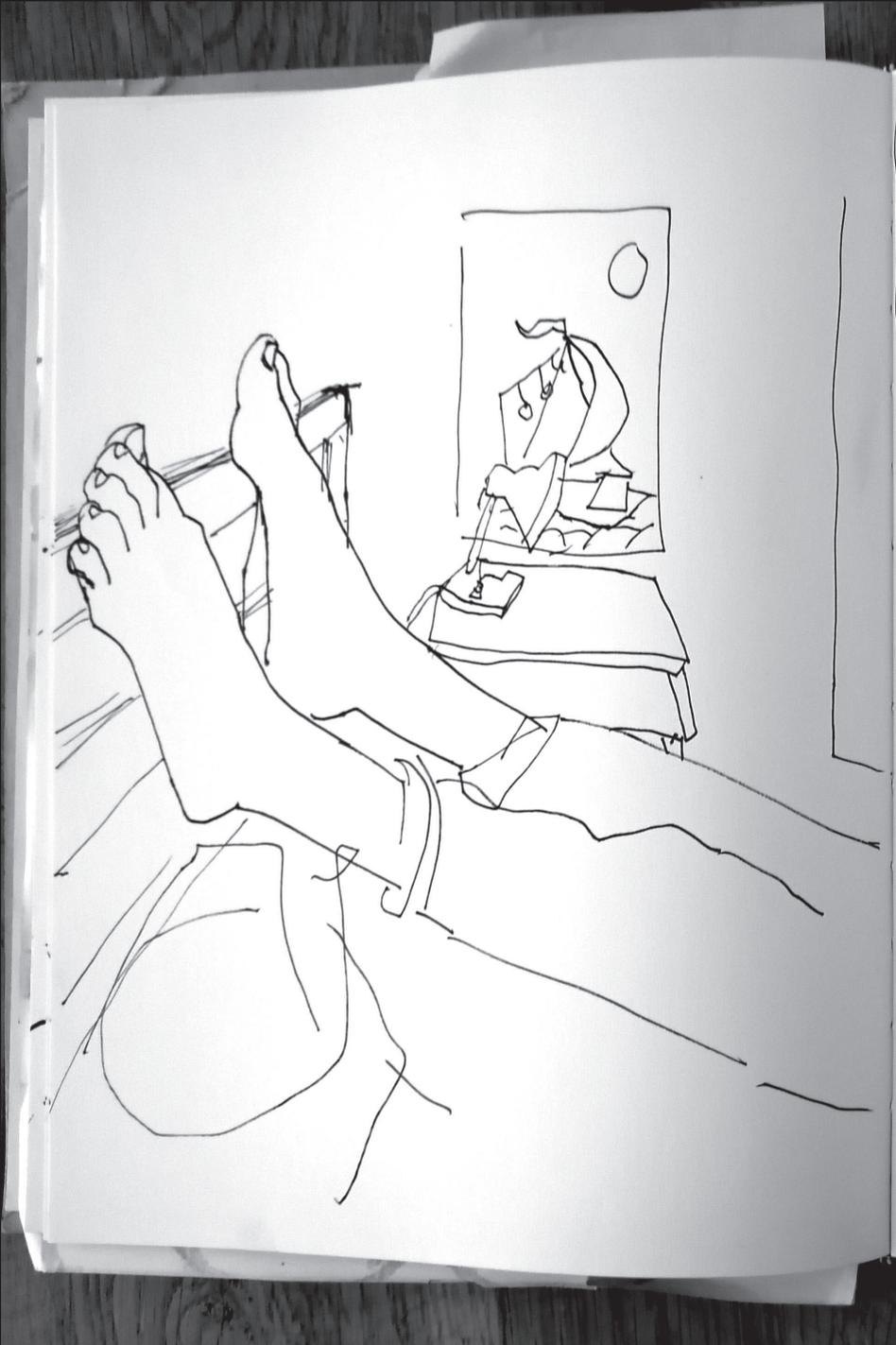
leur surface jointe à la cornée  
reflet de la montagne

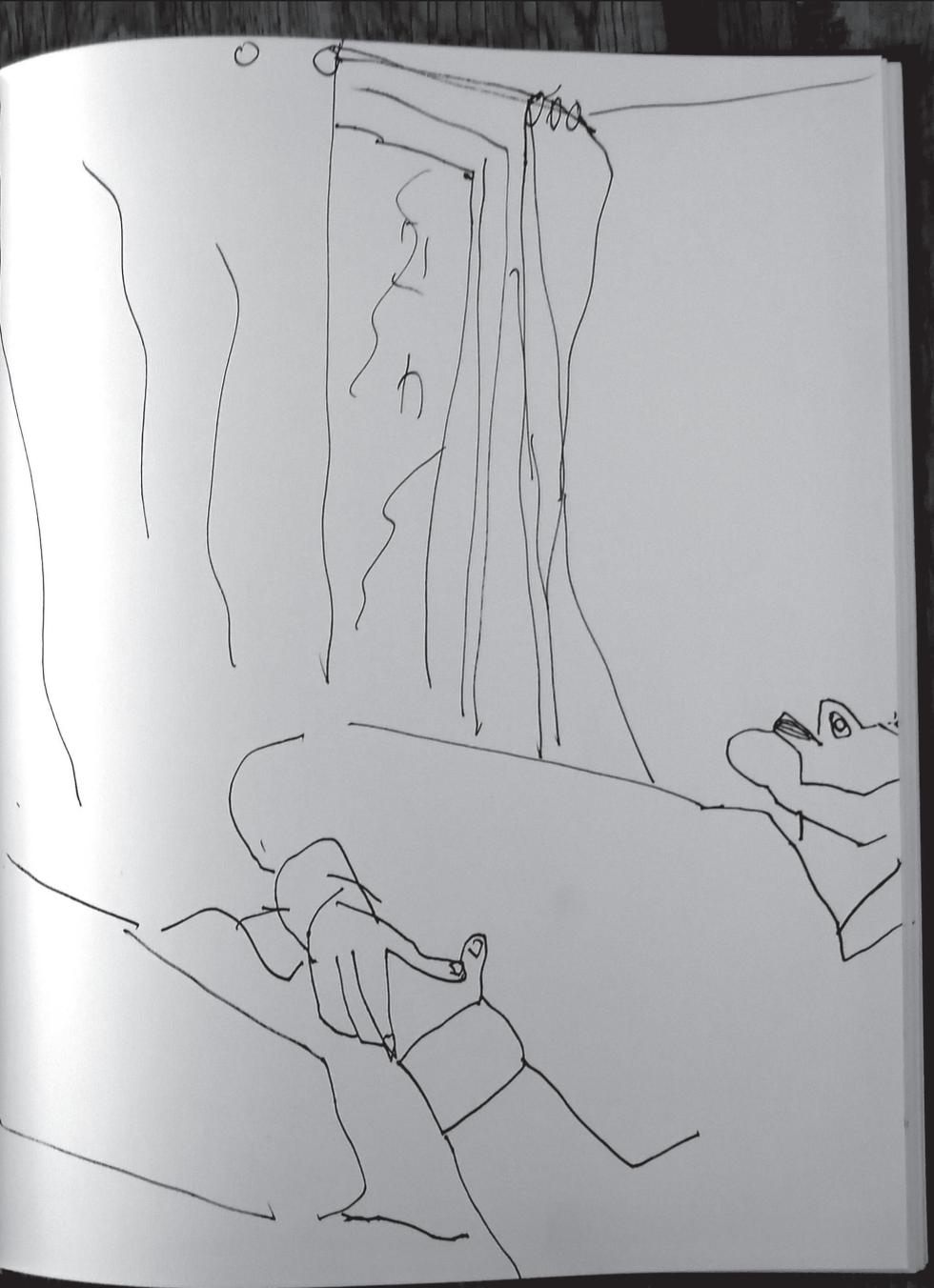
crevé

par ce canard  
avec son bec idiot.

Il me retire du paysage,

il fait bien.





CRISTOBAL

I

C'est en regardant la selve  
que j'ai compris l'Amérique  
sa tentaculaire soif rédemptrice  
et la croyance de Colomb  
dans la route des épices  
il fallait en tête un phare  
pour éclairer un monde circulaire  
et les idées grand large  
pour en tracer l'artère.

Sur les branches la mousse  
toujours à l'ouest pousse  
elle vous désigne l'eau  
la canopée pour utopie  
l'impossible ressaut  
derrière le drap d'océan  
le chêne semble épier  
pour qu'enfin on l'emporte  
autrement qu'en une coque.

Colomb flânait en forêt  
il y parlait aux arbres  
les embrassait en secret  
au roi des aulnes contait  
l'histoire connue du monde  
et des mondes inconnus  
les lichens pour astrolabe.

À chaque vague franchie  
Colomb en rêve plante un arbre  
et quand l'éveille la vigie  
a créé toute l'Amazonie  
dessus l'homme couleur marbre  
creusé les plaines où naît le vent  
chuchotant dans les ramures  
rêves et terreurs d'enfant.

## II

Cristobal est fier et fol  
tout à sa conquête des bois  
la traversée livre son alcool  
il contemple ses Indes, sa foi  
avec l'oiseau arc-en-ciel  
les yeux de Colomb s'élèvent  
mais une termite ronge son col  
aussi l'estime, le don de soi :

à cette forêt manque une sève.  
Une flèche ! ses orbites roulent  
oh ! bas, plus bas se raccrocher  
Terre ! Vaste Terre !  
dis-moi, jusqu'où ai-je navigué ?  
ai-je poursuivi une chimère  
ou inventé nouvelle réalité ?

Oui, Cristobal,  
la branche n'est que surface  
tôt disparue tel un sillage  
au ciel courent les naufrages  
ce que tu vois est une farine  
sur un masque de vérité  
l'or de ton roi est ruine  
sa reine trompeuse beauté  
on traîne son sang mais ses racines  
nul n'a jamais su les emporter.



## À propos

Territoires, explorations, défrichage, roches, feuillages, vignes, petit jardin, altérité du paysage, horizons blêmes, spirale mentale, région centrale.

( m i l a g r o ) est une maison d'édition indépendante fondée en 2009. Parmi les projets de la structure : deux collections et une revue : depuis 2018, ( m i l a g r o ) s'occupe de la parution non régulière et numérique de la revue Région Centrale.

L'équipe ( m i l a g r o )

DOS DE COUVERTURE ET COLOPHON

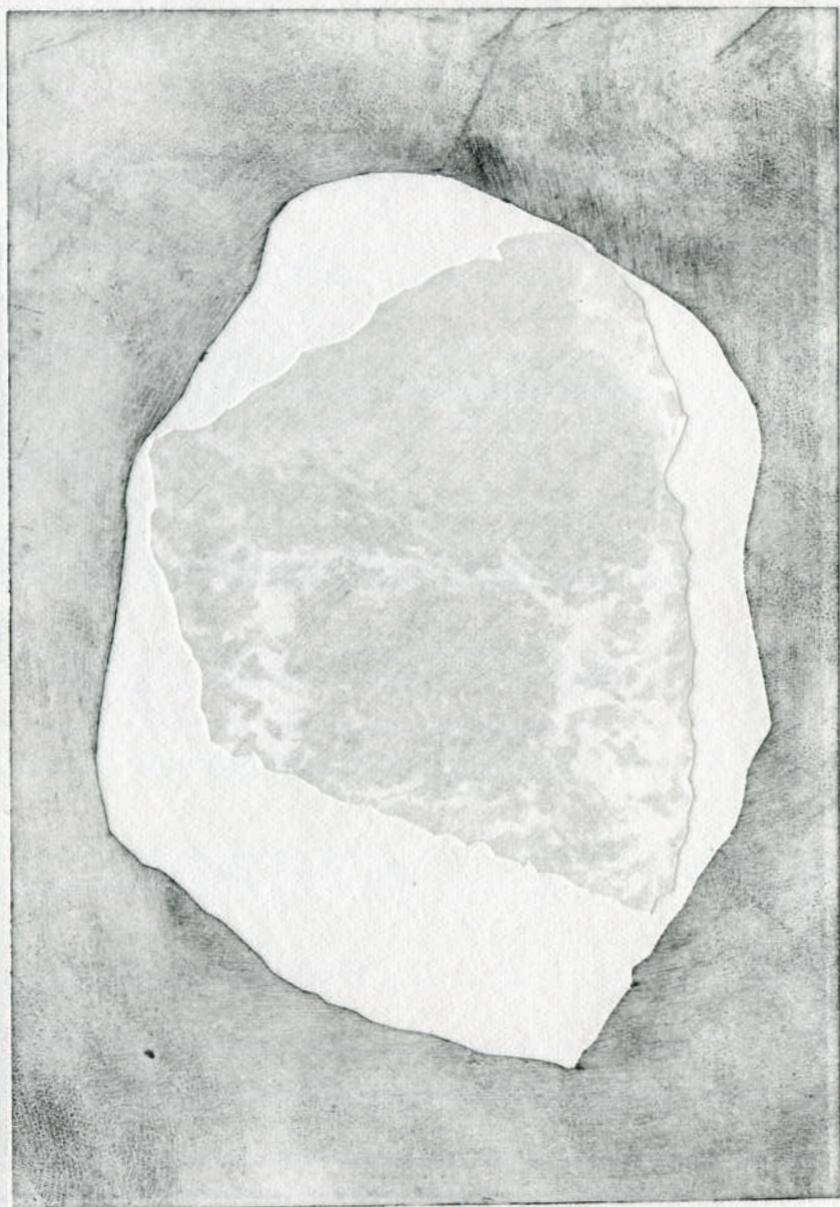
Jeanne Held

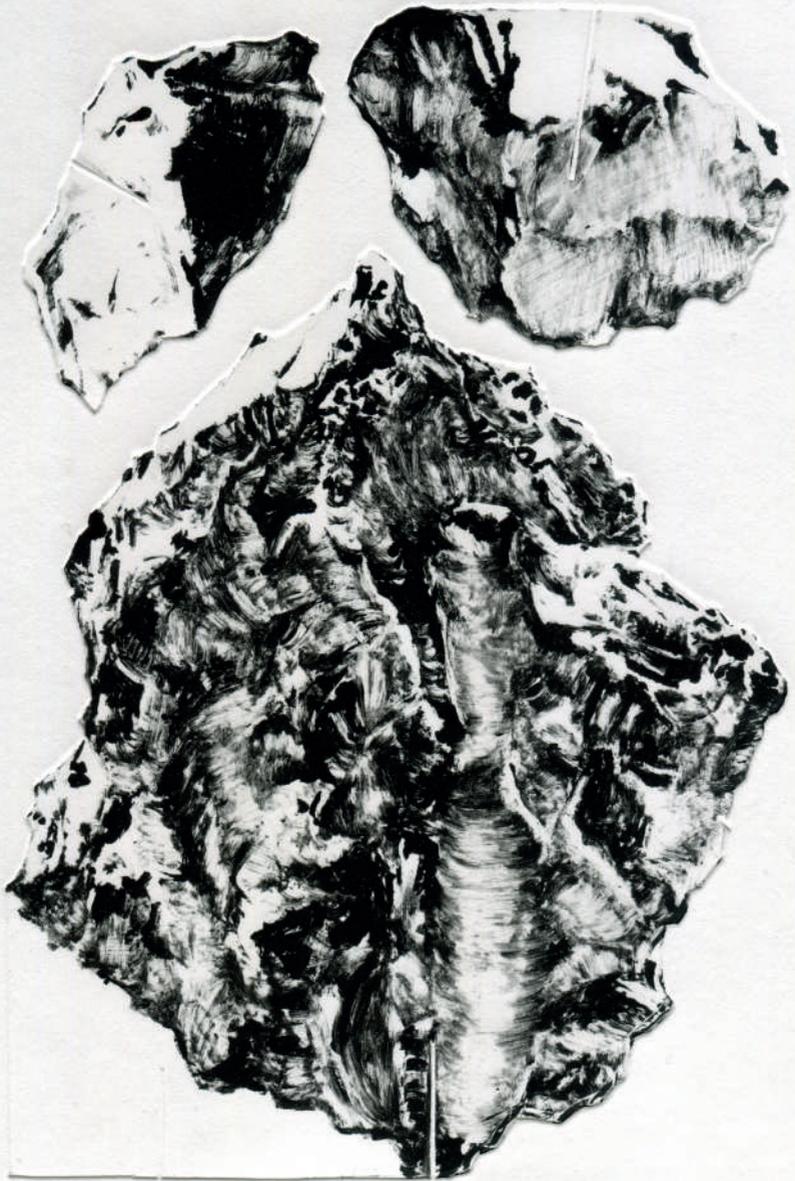
*La constance des hasards (détail)*

CI-CONTRE :

Jeanne Held

*Ventre du loup (2)*





(milagro)